

CULTURE
MATCH



LA SCULPTURE EN FÊTE A OUAGADOUGOU

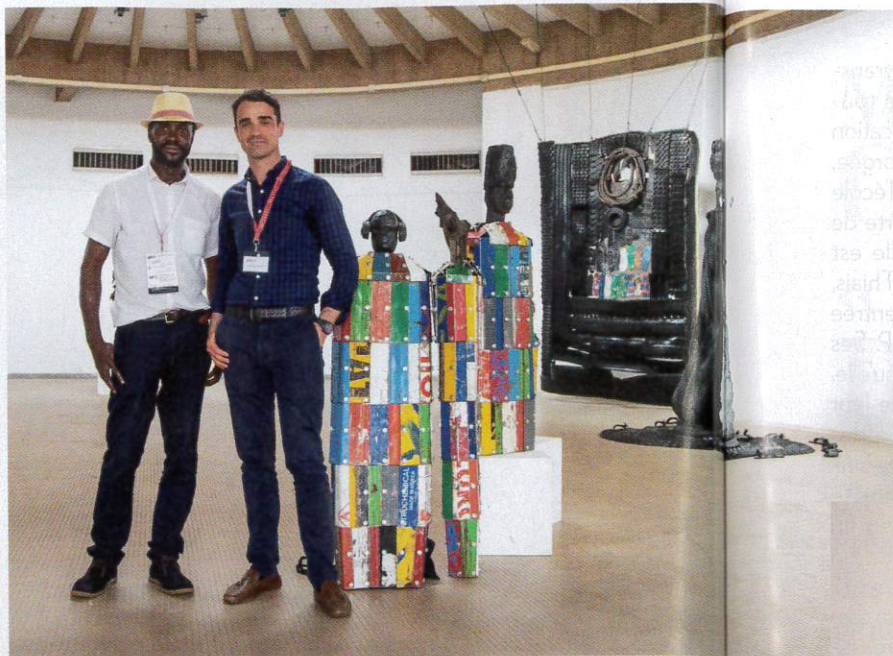
De notre envoyée spéciale au Burkina Faso **Abigail Gérard**

« Orant # 5 » de l'artiste
franco-camerounaise Beya Gille
a obtenu le prix Leridon.

Nyaba Léon Ouedraogo
et Christophe Person posent devant
une œuvre de Xenson.

Malgré le succès grandissant des pavillons africains lors des expositions internationales d'art contemporain comme lors de la Biennale de Venise, la sculpture, art emblématique du continent, n'avait pas encore son événement sur ses terres. C'est chose faite avec la Biennale internationale de sculpture de Ouagadougou (Biso), dont la première édition se tient à l'Institut français jusqu'au 15 novembre.

Il y a 17 artistes à avoir été sélectionnés. Accueillis en résidence à Ouagadougou pendant trois semaines, ils ont chacun créé une œuvre en s'inspirant des mots de l'ancien président Thomas Sankara : « Oser inventer l'avenir ». En utilisant des éléments trouvés au détour de rues encombrées, des lieux de culture populaire et de leurs rencontres avec les artisans de la capitale, les sculpteurs ont proposé une myriade de créations hétéroclites et singulières. Particulièrement évocatrice pour les badauds et lauréate du prix Leridon (ex aequo avec l'œuvre d'Adejoke Tugbiyele), l'installation de Beya Gille « Orant #5 » traite de l'urgence écologique à l'heure où les grandes forêts d'Afrique brûlent dans le silence des médias. L'artiste franco-camerounaise de 28 ans fait apparaître l'enfant disparu d'un couple d'orants – ces statues en prière de l'Antiquité aux yeux naïfs caractéristiques –, comme symbole d'espoir pour demain. En utilisant une technique de perlage, signe de richesse propre à l'ethnie Bamiléké, dont elle fait partie, l'artiste place l'enfant couvert d'or au cœur d'un monde qu'il se réapproprie avec force et innocence en osant casser le béton de sa maison pour y planter un arbre.



C'est une expérience plus inattendue que propose Tickson Mbuyi. Céramiste de formation, le Kinois a apporté son costume de « L'homme capotes » créé en 2016 à l'occasion de la performance « Batela lobi na yo » – en lingala « prévenir ton avenir » –, réalisée dans la capitale congolaise pour sensibiliser à la protection. Education encore, mais teintée de contestation, avec le travail de Thiémoko Diarra. Venu de Belgique, ce trentenaire utilise son histoire familiale métissée pour interpeller le visiteur sur le pillage du patrimoine culturel africain. L'artiste offre un cabinet de curiosités avec les statuettes décomposées, triturées et disséquées de sa série « Anatopia ».

L'installation donne sens au choix de la ville de Ouagadougou, là même où le président Macron avait fait la promesse de restituer des biens culturels africains en 2017. « Une évidence » pour les initiateurs de l'événement, le photographe burkinabé Nyaba Léon Ouedraogo et Christophe Person, responsable des ventes d'art contemporain de la maison Piasa. « Avec Biso nous voulons que les jeunes sculpteurs se réapproprient leurs créations. Contrairement à l'art classique africain bien installé sur le marché, la richesse de leurs travaux n'est pas assez connue », expliquent les deux amis.

Et qui d'autre que Siriki Ky, maître sculpteur burkinabé, alliant bronze, bois et métal, pour porter cette première édition comme président d'honneur. A ses côtés, le jury composé par

le plasticien sénégalais Soly Cissé et Abdoulaye Konaté du Mali, mondialement reconnu pour son travail du textile en tapisserie, ont évoqué l'importance de leur présence pour soutenir les talents émergents. Pour Barthélémy Togo, également membre du jury aux côtés de Gervanne Leridon, les tables rondes de Biso ont aussi été l'occasion de rappeler l'importance du temps dans le processus créatif. Faisant référence à la spéculation portée sur les jeunes talents africains contemporains par l'engouement de certains collectionneurs occidentaux, le créateur de Bandjoun Station (Cameroun) a rappelé les étapes à ne pas brûler pour les artistes. « Avant d'arriver sur le marché international, des



Les statuettes
et dessins
de l'artiste
Thiémoko
Diarra.

événements sur le continent comme Biso sont un tremplin indispensable ! » a-t-il répété auprès des créateurs.

Des visites scolaires sont prévues tout au long de la biennale au moment où « le Burkina Faso a besoin d'art plus que jamais », confie Nyaba Léon Ouedraogo. Pas étonnant que la composition en bronze de Vincent de Paul Zoungana, allégorie du peuple contre la folie djihadiste, ait été placée dès l'entrée de l'exposition à l'Institut français. Le parrain de la deuxième édition, en 2021, est déjà trouvé : ce sera le Congolais Freddy Tsimba, « sculpteur de la paix ».

Les œuvres resteront à l'Institut français de Ouagadougou en libre accès jusqu'à la mi-novembre 2019. Et pour suivre le travail des artistes primés, rendez-vous à Paris à la galerie B'ZZ pour Achille Adonon et près de Toulouse au SCAC pour Beau Disundi et Precy Numbi en résidence courant 2020.

Abigail Gérard



Les sculpteurs
Siriki Ky,
Soly Cissé
et Freddy
Tsimba.

LUBUMBASHI



« Alà » Emeka Ogboh, 2014.

RDC La 6^e Biennale cartographie le monde

« Lubumbashi a longtemps été coupé du reste du monde. Pendant la crise des années 1990-2000, les gouvernements qui ont suivi le règne de Mobutu n'avaient pas de programme d'accompagnement des artistes. C'est pour pallier ce manque dans une ville située à 2 000 kilomètres de Kinshasa que, avec un groupe de photographes et de cinéastes, nous avons voulu créer la biennale en 2008 », raconte l'artiste congolais Sammy Baloji. Pour assurer la continuité de l'activité de la biennale entre ses différentes éditions, ce collectif a depuis créé l'Atelier Picha, une structure qui comprend un centre d'art et un programme de formation et de résidences pour artistes. Au fil des années, la manifestation s'est étendue de la photographie aux arts plastiques, à travers des invitations faites à des commissaires internationaux comme Simon Njami, auteur de nombreuses expositions et l'un des fondateurs de la « Revue noire », ou Elvira Dyangani Ose, passée par la Tate Modern à Londres. Cette 6^e édition* est assurée par Sandrine Colard, une enseignante à l'université de Rutgers près de New York qui s'est plongée dans une nouvelle écriture de l'histoire postcoloniale à partir d'archives photographiques de familles congolaises. Comme les années précédentes, la biennale se tient dans différents lieux, dont le musée familial Yabili, l'Institut des beaux-arts, le Musée national, l'université, l'Institut français et la maison Wallonie-Bruxelles. Une quarantaine d'artistes participants ont été choisis par le commissaire. Parmi eux figurent Emeka Ogboh, Portia Zvavahera, Vincent Meessen, Pélagie Gbaguidi... Quant au financement et aux moyens de diffusion des artistes de Lubumbashi « ils reposent essentiellement sur l'énergie des bénévoles et sur des partenariats avec des institutions internationales comme le Wiels à Bruxelles, Triangle Network, la Sharjah Arts Foundation ou l'école Sint Lucas d'Anvers, rapporte Sammy Baloji. Car l'aide du gouvernement, aussi bien que celle des mécènes privés, demeure encore sporadique et incertaine ». ■ Anael Pigéat

* « Généalogies futures, récits depuis l'équateur », à Lubumbashi, jusqu'au 24 novembre.

« NOUS VOULONS QUE LES JEUNES
SCULPTEURS SE RÉAPPROPRIENT
LEUR CRÉATION ET QUE LEURS
TRAVAUX SOIENT RECONNUS »
NYABA LÉON OUEDRAOGO ET CHRISTOPHE PERSON,
LES FONDATEURS DE LA BISO